

LETTRES INEDITES

Du comte Joseph de Maistre, sur l'éducation publique en Russie, adressée au comte de T.

SUITE ET FIN.

« S'il était possible, M. le Comte, d'ajouter encore à des considérations aussi pressantes, j'aurais l'honneur de vous faire observer que la science, de sa nature, dans tous les temps, et sous toutes les formes de gouvernement, n'est pas facile pour tous les hommes, ni même pour tous les hommes distingués. Le militaire, par exemple (c'est-à-dire les quatre-vingt-cinquièmes de la noblesse), ne doit pas être et ne saurait être savant : l'artillerie seule, le génie et la marine exigent des connaissances en mathématiques, connaissances pratiques surtout, et beaucoup moins profondes qu'on ne croit ; car on a observé fort à propos en France que jamais un marin de l'Académie des Sciences n'avait pris une frégate à l'ennemi. Au reste, il y a partout des écoles spéciales pour ces sortes de services ; mais pour ce qu'on appelle l'armée, la science n'est pas accessible et serait même nuisible ; elle rend le militaire casernier et paresseux ; elle lui ôte presque toujours cette impétuosité et ce génie entreprenant qui produit les grands succès militaires ; d'ailleurs, le plus grand nombre ne voudra jamais s'appliquer, surtout dans les hautes classes de la société. La vie militaire, sauf les exceptions dont il ne faut jamais s'occuper, sera toujours une vie dissipée : ôtez de la journée d'un officier le temps des devoirs indispensables de la société, celui des plaisirs et des évolutions militaires, que reste-t-il à la science ?

« La Russie a d'ailleurs, par rapport aux sciences, un désavantage particulier qu'elle ne doit pas se cacher. Chez les autres nations de l'Europe, la langue ecclésiastique était une langue classique, de manière que l'on apprenait Cicéron et Virgile à l'Eglise ; le sacerdoce, qui, par un bonheur singulier, n'était ni au-dessus du dernier homme de l'Etat, ni au-dessous du premier, supposait la connaissance de cette langue ; premier membre de l'Etat, le clergé était mêlé dans une foule d'affaires, et les controverses seules avec les ennemis de la religion exigeaient en lui les connaissances les plus variées et les plus profondes. La magistrature, avec son immense suite, était encore une cause et une source inépuisable de sciences. Les lettres ou l'érudition étaient plus ou moins l'appanage de cette classe laborieuse, qui souvent même se délassait de ses travaux par l'étude des sciences exactes.

« La Russie ne possède point cet avantage ; sa langue religieuse est belle sans doute, mais stérile, et jamais elle n'a produit un bon livre. Son clergé est une tribu de Lévi, entièrement séparée des autres, et pour ainsi dire un peuple à part. La science qu'il possède n'est point un bien mis en commun. La voix du prêtre ne se fait entendre qu'à l'autel, et ses fonctions sont au-dessous de tout homme distingué. La magistrature ne suppose de son côté aucune connaissance scientifique : l'homme même qui aurait passé la plus grande partie de sa vie dans les camps ou les garnisons, peut terminer une vieillesse honorable dans les tribunaux. Il n'y a donc en Russie rien qui nécessite la science, c'est-à-dire qui en fasse le moyen unique et indispensable pour arriver à certaines distinctions de l'Etat. C'est donc dans le pays de l'Europe où les sciences sont le moins nécessaires, qu'on veut les naturaliser toutes, et toutes à la fois : ce n'est pas connaître la nature humaine ; il faut les faire désirer avant de les enseigner. L'Etat doit la science aux sujets qui la demandent, mais il ne doit ni ne peut la donner à ceux qui ne la veulent pas. C'est en vain que le gouvernement ferait de tel ou tel genre de connaissances la condition inévitable pour obtenir tel ou tel genre de distinctions : dès que la nécessité ne sera pas dans la chose même, on se moquera de la loi, et les grades scientifiques ne seront en très-peu de temps qu'un vain titre dont tout le monde connaîtra le tarif. Le comble du malheur, c'est que tout le monde aura l'orgueil de la science sans en avoir la substance ; tout le monde sera entêté, inquiet, raisonneur, mécontent, examinateur, indocile, comme si l'on savait réellement quelque chose, de manière que le gouvernement, avec ses efforts et ses dépenses énormes, ne sera parvenu qu'à créer de mauvais sujets dans tous les sens de l'expression. Il suit de tout cela, qu'au lieu d'étendre le cercle des connaissances en Russie, il faut le restreindre pour l'avantage de la science, ce qui est directement contraire à cette rage encyclopédique qui est une des grandes maladies du moment.

« Mais l'importance du sujet exige que j'en fasse l'objet d'une lettre particulière.

« Je suis, etc. »

Dans la lettre suivante, M. de Maistre fait le tableau de l'éducation ancienne, et il met en parallèle un plan tout-à-fait gigantesque d'éducation moderne fait pour la Russie, et renfermant l'enseignement de presque toutes les sciences. Nous regrettons de ne pouvoir donner ici que quelques parties de la lettre de M. de Maistre, qui peut-être sera publiée plus tard.

« Saint-Petersbourg, 20 juin 1810.

Monsieur le Comte.

« Bossuet avait grandement raison : il n'y a rien de meilleur que ce qui est éprouvé. Permettez donc que j'aie l'honneur de mettre sous vos yeux un tableau très-abrégé de l'éducation ancienne, qu'on tâche maintenant, par tous les moyens possibles, de la ressusciter en France, avec les modifications nécessaires. Ce tableau nous conduira tout naturellement à l'examen du plan que vous avez bien voulu me communiquer...

« Observez, monsieur le Comte, la sagesse de nos anciens : tout le monde (j'entends, dans les classes distinguées) devant savoir bien parler et bien écrire, ils avaient borné à ces deux points l'éducation générale ; ensuite chacun prenait son parti, et s'adonnait spécialement à la science particulière dont il avait besoin ; jamais ils n'avaient rêvé qu'il fallait savoir la chimie pour être évêque, ou les mathématiques pour être avocat. La première éducation ne dépassa jamais les bornes que je viens d'indiquer. Ainsi furent élevés Copernic, Ceppler, Galilée, Descartes, Newton, Leibnitz, les Bernouilli, Fénelon, Bossuet et mille autres ; ce qui prouve bien que cette manière n'était propre qu'à gâter et rétrécir l'esprit, comme disent les discoureurs du siècle. Je n'ai pu me dispenser de ce préliminaire pour me procurer un point de comparaison sur lequel je puisse asseoir un jugement motivé au sujet du projet en question. Voyez d'abord quelle est, dans une matière où le temps fait tout, la proportion entre les sciences embrassées par le plan, et le temps qu'il y destine.

« *Notions fondamentales des différents droits* (p. 35). Gymnastique, danse, natation, etc... On a peine à se persuader que ce plan ait été écrit et présenté sérieusement. Quoi ! toutes les notions de l'Europe ont consacré sept ans à l'étude de la langue latine, des classiques écrits dans cette langue, et à quelques éléments de philosophie ; l'étude était constante, la discipline sévère, et cependant c'était un proverbe parmi nous : « qu'au collège on pouvait seulement apprendre à apprendre ; » et l'on ose présenter à une nation neuve, dont les inclinations ne sont pas encore bien déterminées vers les sciences, un plan qui réunit des objets dont un seul occuperait le cours du temps entier !

« Certainement celui qui écrit ceci n'aime pas à critiquer ; il est, au contraire, persuadé qu'il faut louer et encourager tout ce qui n'est pas absolument sans mérite ; mais, dans ce cas, la modération n'est pas permise : il est impossible de lire de sang-froid un tel plan, et tout homme instruit, qui l'aura parcouru légèrement, ne manquera pas de s'écrier que les jeunes Russes sont des anges, ou que leurs instituteurs ont perdu l'esprit ! Il est douteux que les élèves du lycée puissent connaître bien clairement, à la fin du cours, les noms et les objets réels des sciences détaillées dans cet indiscret catalogue. Il n'y a pas de méthode plus sûre pour dégoûter à jamais de la science une malheureuse jeunesse dont la tête se trouvera embarrassée, et, pour ainsi dire, obstruée par cet amas immense de connaissances, ou, ce qui est pire encore, pour la remplir de tous les vices que la demi-science entraîne après elle !... Vous ne pouvez donc, monsieur le Comte, rendre un service plus essentiel à votre souverain et à votre pays, qu'en faisant d'abord main basse sur ce tas extravagant de sciences accumulées par un homme qui n'a pas su, ou n'a pas voulu distinguer les connaissances qui conviennent à tout le monde, de ces sciences spéciales qui ne sont nécessaires qu'à certaines professions.

« Il faut prendre garde aux livres d'histoires, car nul genre de littérature peut-être n'est plus infecté. On propose dans le tableau *l'Examen philosophique de l'histoire d'après Bossuet et Ferrand* ; mais Bossuet ressemble à Ferrand comme un aigle ressemble à une taupe. Ferrand est plein d'erreurs, et, depuis Charlemagne, il est aveugle.

« *Exposition du système des connaissances humaines. Idéologie, psychologie, etc.* L'idéologie française est une introduction au matérialisme ; les Anglais l'ont appelée fort à propos le *sensualisme* ; mais, quand on se tiendrait strictement aux idées, déjà fort dangereuses en elles-mêmes, de Locke et de Condillac, sans aller plus loin, pourquoi affronter ce danger et pourquoi cette métaphysique inutile ? Il n'y a pas ici des inspecteurs nés de la morale